

WHY NOT PRODUCTIONS et SIXTEEN FILMS présentent



SÉLECTION OFFICIELLE
COMPÉTITION
FESTIVAL DE CANNES

LA **PART DES ANGES**

UN FILM DE **KEN LOACH**



SCÉNARIO **PAUL LAVERTY**

T. UNGERER

Le Pacte

WHY NOT PRODUCTIONS et SIXTEEN FILMS PRÉSENTENT



SÉLECTION OFFICIELLE
COMPÉTITION
FESTIVAL DE CANNES

LA PART DES ANGES

(The Angels' Share)

UN FILM DE KEN LOACH
SCÉNARIO DE PAUL LAVERTY

SORTIE LE 27 JUIN 2012

1H41 – GB / Fr / Bel / It – 2012 – 5.1 – 1.85

DISTRIBUTION

Le Pacte

5, rue Darcet – 75017 PARIS
Tél. : 01 44 69 59 59
Fax : 01 44 69 59 47
www.le-pacte.com

RELATIONS PRESSE

Laurence Granec et Karine Ménard
5 bis, rue Kepler – 75116 PARIS
Tél. : 01 42 20 36 66
Fax : 01 47 20 35 44
laurence.karine@granecmenard.com

À CANNES

Laurence Granec : 06 07 49 16 49
Karine Ménard : 06 85 56 22 99

Matériel presse téléchargeable sur www.le-pacte.com



SYNOPSIS

À Glasgow, Robbie, tout jeune père de famille, est constamment rattrapé par son passé de délinquant. Il croise la route de Rhino, Albert et la jeune Mo lorsque, comme eux, il échappe de justesse à la prison mais écope d'une peine de travaux d'intérêts généraux.

Henri, l'éducateur qu'on leur a assigné, devient alors leur nouveau mentor en les initiant secrètement... à l'art du whisky !

De distilleries en séances de dégustation huppées, Robbie se découvre un réel talent de dégustateur, bientôt capable d'identifier les cuvées les plus exceptionnelles, les plus chères. Avec ses trois compères, Robbie va-t-il se contenter de transformer ce don en arnaque - une étape de plus dans sa vie de petits délits et de violence ? Ou en avenir nouveau, plein de promesses ?

Seuls les anges le savent...



ENTRETIEN AVEC KEN LOACH

Qu'est-ce qui vous a intéressé dans cette histoire ?

À la fin de l'année dernière, en Angleterre, le nombre de jeunes au chômage a dépassé le million pour la première fois. On voulait parler de cette génération de jeunes gens, dont beaucoup n'ont aucune perspective d'avenir. Ils ont la quasi-certitude qu'ils ne trouveront pas de boulot, de boulot fixe et stable. Quel effet cela peut-il avoir sur ces jeunes et quelle image ont-ils d'eux-mêmes ?

Vous avez souvent tourné à Glasgow. Pourquoi y avez-vous de nouveau situé votre film ?

Il y a d'autres villes comme Liverpool, Newcastle ou Manchester, et sans doute plusieurs coins des Midlands, où ce genre d'histoire pourrait se dérouler, mais mon scénariste Paul est originaire de la côte ouest, et c'est donc un univers qu'il connaît très bien et qui l'inspire. Et Glasgow est une ville d'une telle richesse qu'elle nous semblait le lieu idéal pour y situer l'action. C'est une ville qui a une très forte identité incarnée par la culture de ses habitants, par leur sens de l'humour, par leur point de vue sur la vie, et dont les lieux sont chargés d'histoire. C'est une terre de solidarité, à l'écart de l'individualisme, même si les habitants y connaissent les mêmes difficultés qu'ailleurs.

Pourquoi avez-vous choisi d'en faire une comédie ?

Par pur esprit de contradiction ! J'ai toujours envie de sortir des sentiers battus. SWEET SIXTEEN parlait de jeunes gens, plus jeunes encore que les protagonistes de LA PART DES ANGES, qui évoluaient dans un contexte tout aussi désespéré, et le film se terminait de manière tragique. Mais ces mêmes personnages peuvent connaître des situations dans leur vie qui sont parfois drôles, et parfois beaucoup moins. Et nous avons eu envie de nous focaliser sur l'une de ces situations amusantes.

Abordez-vous la comédie de la même manière que le drame ?

Oui, la démarche est la même, et j'imagine que, fondamentalement, le style visuel est le même. En fait, ce sont les rapports entre les personnages, et les plaisanteries qu'ils font – ou les quiproquos – qui sont drôles, ou encore le temps qu'ils mettent à comprendre la blague. On n'est pas dans de la comédie burlesque. Il s'agit plutôt d'une histoire qui suscite parfois le sourire que d'une authentique comédie, et d'ailleurs, il y a même quelques scènes assez dramatiques dans le film. Du coup, la démarche est la même que pour

un drame : je fais en sorte que le spectateur partage les expériences de mes personnages, et si les situations sont drôles, eh bien, elles sont drôles, voilà tout ! Et si elles sont dures et éprouvantes, c'est sans doute justifié, et si elles ne suscitent pas la compassion du spectateur, c'est la même chose. Le but, c'est que les rapports entre les personnages soient crédibles et qu'ils évoluent dans un contexte réaliste. Du coup, s'ils vous faisaient rire dans la réalité, ils vous feront rire dans le film, et s'ils vous faisaient pleurer, ils vous feront pleurer, et s'ils vous mettaient en colère, ils vous mettront en colère etc.

Comment pourriez-vous décrire le personnage de Robbie ?

Il a eu une enfance très difficile, il a eu un comportement violent, il a été placé dans un centre pour jeunes délinquants pendant longtemps, et il cherche désormais à prendre un nouveau départ. Il est intelligent et prévenant, et il a rencontré une fille dont il est très amoureux. Elle attend d'ailleurs un enfant de lui. Mais pour ses parents à elle, c'est une relation catastrophique car ils ne voient en lui qu'un jeune voyou et un petit criminel, et le père connaît bien ce monde de la pègre. Il possède des boîtes de nuit, il a gagné énormément d'argent, il vit désormais dans une banlieue chic, mais il sait qu'il est issu des mêmes quartiers mal famés que Robbie, et il est donc conscient que ce jeune homme n'a presque aucune chance de s'en sortir. Il ne pourra vraisemblablement pas offrir une vie digne de ce nom à sa fille et à leur enfant. C'est pour cela que, dans l'intérêt de sa fille, il n'hésite pas à recourir à des méthodes de voyou pour les séparer. On peut trouver des excuses à cet homme, ou en tous cas on peut comprendre son dilemme, mais pas ses méthodes. Robbie est déterminé à se battre pour être père, et à gagner sa vie pour nourrir sa famille, mais il ne voit absolument pas comment y parvenir. Comment s'en sortir ? Il explique qu'il est résolu à prendre un nouveau départ, mais quand on a toujours connu cet univers, et qu'il incarne son seul horizon, il est très difficile de s'en échapper.

Comment avez-vous décidé de confier le rôle de Thaddeus à un acteur aussi chevronné que Roger Allam ?

Ce n'est pas tant le fait qu'il soit expérimenté qui m'a intéressé que le fait que je le connaissais et que je savais qu'il pouvait donner l'air de fomentier quelque chose, sans qu'on sache très bien quoi. On a rencontré plusieurs acteurs pour ce rôle, mais personne d'autre que lui ne donnait aussi bien à penser qu'il avait une attitude louche, impossible à percer à jour. Sans même parler de son sens de l'humour. Thaddeus est un sale type, mais dont la part d'ombre fait sourire – et Roger campe cela à merveille, sans avoir besoin de se forcer.

Et les autres comédiens ?

Ils sont tous formidables. C'était merveilleux de retravailler avec William [Ruane], et c'est toujours bien d'avoir un acteur sur lequel on peut se reposer. On sait qu'on peut souvent diriger les autres par son intermédiaire. Par exemple, je donnais des indications à William et, en grand professionnel, il en tenait compte dans son jeu. Et cela orientait ses partenaires dans une direction particulière, sans qu'ils soient conscients d'être dirigés. Gary [Maitland] n'avait pas tourné depuis un bon moment, mais il a joué dans deux de mes films et il est tout simplement... Bref, il me fait sourire. Il a l'air de vivre dans un univers parallèle qui fonctionne avec des règles différentes des nôtres. Mais c'est aussi un vrai plaisir de l'avoir sur le plateau et, lorsque les ennuis s'abattent sur lui, on a de la peine pour lui. Quant à Jasmin [Riggins], c'était un vrai bonheur de travailler avec elle : c'est une fille sympa, très drôle, assez caustique et d'une présence forte.

Ce qui nous a pris du temps, c'est de trouver une comédienne capable d'interpréter Leonie, la petite amie de Robbie. On pensait que ce serait le rôle qui nous poserait le moins de difficultés, et c'est pourtant le contraire qui s'est produit car il fallait absolument que l'actrice trouve le ton juste s'agissant des origines sociales du personnage. Son père a gagné pas mal d'argent, sa famille a déménagé et elle ne fréquente pas le même milieu que Robbie et les autres ; son père tente de lui donner une éducation bourgeoise. Pour autant, elle est suffisamment proche du monde de Robbie pour le comprendre. Cela a été assez difficile de trouver une actrice qui semble s'intégrer dans ces deux univers. Il fallait trouver le bon équilibre, une actrice qui donne à Robbie le sentiment d'avoir rencontré un beau parti.

J'aimerais aussi dire un mot de Charles Maclean. Paul avait écrit le personnage de Rory, et il avait fait la connaissance de Charles, spécialiste du whisky. Du coup, il avait son nom en tête. On devait l'engager comme consultant jusqu'à ce que Paul me conseille de le rencontrer. Après un premier rendez-vous, il m'a semblé évident qu'il pouvait jouer le rôle – de toute façon, je voulais qu'il fasse partie du casting. Si un acteur professionnel avait campé le personnage, il aurait ressemblé physiquement à Charles, mais il n'aurait pas eu la même expertise que lui, et n'aurait pas témoigné du même enthousiasme pour le whisky que lui.

Quelle est la métaphore du whisky dans le film ?

Si je commence à parler de la métaphore du whisky, je vais me mettre à devenir prétentieux ! Je pense que c'est au spectateur d'en juger. Je pourrais rapprocher ce film de KES où l'oiseau, bien évidemment, incarne le souffle de liberté que le jeune protagoniste ne pourra jamais connaître. Mais à l'époque, on n'a pas du tout parlé de métaphore. C'est le spectateur qui perçoit cela.

Comment s'est passé le tournage ?

Nous avons eu un problème au départ car j'ai fait une chute, ce qui nous a un peu retardés. Mais c'était plus agaçant qu'autre chose. En dehors de cela, on a une équipe de gens tellement futés qu'en général ils déjouent les problèmes avant qu'ils ne se posent. Ils forment une sorte d'orchestre réglé au cordeau, dont David Gilchrist, le 1er assistant réalisateur, dirige les violons. Ils s'en sortiraient sans doute très bien sans chef d'orchestre !

Avez-vous plus de plaisir à tourner une comédie ?

Quel que soit le projet, c'est toujours beaucoup de travail. On se réveille le matin en sueur en se demandant si on va réussir à boucler la journée de travail et à tourner les scènes qu'on doit tourner. Du coup, cela représente une telle pression qu'on ne peut pas vraiment y prendre du plaisir. Enfin, il y a des moments sympas au cours de la journée, bien sûr, mais quand on se réveille le matin, on pense surtout au travail qui doit être accompli et on est un peu paniqué à l'idée de ne pas y parvenir. Le travail du metteur en scène consiste aussi à cacher son angoisse car il ne faut surtout pas qu'elle se propage à l'équipe.

Vous êtes encore en proie à ce genre d'angoisse malgré votre expérience ?

Oui, tous les jours du tournage, et pendant toute la journée. Même les jours où les scènes à tourner semblent assez simples, on a malgré tout l'impression d'avoir une montagne à gravir, et les choses ne s'arrangent pas avec le temps. J'arrive à me simplifier un peu la vie parce je vais plus vite qu'avant, mais l'avantage que j'en retire est battu en brèche par les efforts physiques que cela représente. On doit faire preuve d'énergie en permanence et on ne peut jamais se mettre en veilleuse parce qu'à ce moment-là, toute l'équipe le voit et c'est toute l'émulation du groupe qui en pâtit. Et c'est au réalisateur qu'il revient de favoriser cet état d'esprit. Tout ce qui compte, c'est ce qu'on verra à l'écran, ce qu'il y a dans leur regard et ce qui se passe entre eux. Il faut donc rythmer ces élans d'énergie et accepter qu'il y ait des moments de creux – quand on fait un plan-séquence ou un travelling, ou autre chose encore – avant de redonner un coup d'accélérateur. Cela passe parfois par des petites choses, comme le fait de courir partout sur le plateau, et de faire des allers-retours entre les comédiens et la caméra, car il suffit qu'une personne fasse preuve d'énergie pour que cela entraîne les autres. C'est pour cela que je trouve que le combo, c'est la mort du cinéma : lorsqu'un metteur en scène se réfugie derrière son écran, il s'isole, au lieu d'échanger avec son équipe. Il envoie un message néfaste du genre : « *Quelqu'un d'autre n'a qu'à faire le boulot* ».

Que connaissiez-vous de l'univers du whisky avant ce film ?

Pas grand-chose, et je n'en connais pas beaucoup plus aujourd'hui, si ce n'est qu'il faut le respirer plutôt que le goûter, et ce n'est pas pour me déplaire. Il s'agit en effet de déguster toutes les saveurs de cette boisson, et non pas de l'avaler d'un trait. C'est une boisson dont il faut apprécier les moindres subtilités.

Comment situer LA PART DES ANGES par rapport à vos précédents films autour de la jeunesse ?

Dans mes précédents films, les jeunes avaient tous des projets. Le jeune de SWEET SIXTEEN devait trouver de l'argent pour acheter une caravane pour sa mère. Billy Casper, dans KES, devait dresser l'oiseau. Ces personnages incarnent ces gens qui sont généralement dénigrés quels que soient leurs projets, qu'ils les mènent à bien ou pas, mais aussi leur énergie, leur motivation et leurs talents insoupçonnés. Cela me fait penser à la vieille métaphore d'une fleur qui s'épanouit sur un champ de ruines : des choses extraordinaires peuvent se produire dans l'environnement le plus improbable. Les jeunes sont mis à l'écart dans un monde qui, en général, ne s'intéresse plus à eux. Je ne veux pas dire qu'avoir un boulot soit forcément la panacée, mais acquérir des compétences reconnues et décrocher un travail pourraient régler la plupart des problèmes de ces jeunes, et de la population dans son ensemble. Car notre travail nous donne un vrai statut. Que l'on soit artisan dans le bâtiment, menuisier ou plâtrier, cela fait partie intégrante de soi. Et le problème, c'est qu'à l'heure actuelle, beaucoup de gens ne peuvent plus se raccrocher à cela. Ils n'existent plus que dans le regard des autres, autrement dit comme des « profiteurs du système », et on les surveille sans cesse pour être bien sûr qu'ils ne trichent pas. Quelle estime de soi peut-on avoir dans un tel contexte ?



NOTE D'INTENTION DE PAUL LAVERTY

Notre précédent film relatait une histoire tragique. Dans celui-ci, nous avons voulu non seulement explorer un style nouveau mais également changer de registre. Nous voulions être réalistes, tout en ajoutant une petite dose de magie. C'est l'histoire d'un talent gâché, mais aussi le récit d'un nouveau départ.

Nous avons exploré deux situations fortes :

Tout d'abord, devenir père, un changement qui bouleverse radicalement votre vie. On se projette alors nécessairement dans l'avenir et on se pose des questions existentielles, mais aussi pratiques... Le passé, le présent et l'avenir n'ont plus le même sens quand on devient responsable d'un enfant.

Ensuite, le fait que l'on vit aujourd'hui dans un monde où la plupart des jeunes n'auront jamais de vrai travail.

Le personnage de Robbie doit faire face simultanément à ces deux situations, ce qui suscite une tension dramatique forte.

Au cours de la préparation de ce film, j'ai rencontré des adultes qui travaillaient avec des jeunes débordant d'énergie. Il n'est guère facile d'être jeune dans notre pays : ils sont systématiquement stigmatisés, accusés d'être paresseux, obsédés par l'argent ou incapables. Harry fait partie de ces gens qui décèlent les compétences chez les autres. Cette qualité était évidente chez plusieurs éducateurs de jeunes condamnés que j'ai rencontrés. Certains de ces éducateurs étaient si autoritaires (ce n'est pas un travail facile, je l'avoue...) qu'ils n'arrivaient à rien avec les délinquants. En revanche, il y en avait d'autres, plus créatifs, plus larges d'esprit, qui les encourageaient et les faisaient rire. Ils savaient tirer le meilleur de ces jeunes, surtout de ceux dont on devinait qu'ils avaient été plus souvent rabroués qu'écoutés au cours de leur vie.

Kenny MacAskill, que j'ai rencontré à la fin de mes études de droit, m'avait suggéré de contacter un officier de police haut gradé, John Carnochan, qui dirigeait la section de lutte contre la violence à Strathlyde. John avait une formidable expérience ainsi qu'une perspicacité hors du commun. Une partie de son travail avec les bandes de Glasgow consistait à désamorcer les crises. Le moment le plus risqué de la semaine était le vendredi soir, lorsque, bien trop souvent, alcool frelaté, adrénaline et désœuvrement se conjuguent pour former un cocktail explosif. Ces soirs-là, John et ses collègues collaboraient avec tous les organisateurs de match de foot de la ville. Mieux vaut s'affronter sur un stade que se battre dans la rue !

J'ai ainsi eu la chance de rencontrer Paul Brannigan, qui faisait partie de cette fabuleuse équipe, et qui a fini par camper le rôle de Robbie.

C'était un garçon prévenant et très brillant. Lui-même avait traversé des moments difficiles, mais il était solide. Il a choisi un petit groupe de jeunes parmi ceux dont il était responsable. Nous avons pu bavarder pendant de longues heures. Paul gérait très bien ses gars, il avait une autorité naturelle et on sentait qu'il était respecté.

Je l'ai rencontré plusieurs fois, j'ai gardé son personnage en tête et j'ai parlé de lui à Ken. Au moment de faire le casting, j'avais très envie que Paul passe une audition. Mais cela a été plus compliqué que nous ne l'imaginions...

Quand finalement il s'est présenté et qu'il est parti dans une improvisation, il nous est apparu évident qu'il était doué. Au cours des répétitions, il prenait de plus en plus d'assurance. Il avait du charisme, un visage très expressif, qui laissait entrevoir une véritable expérience de la vie. Il émanait de lui une vulnérabilité, ce qui était décisif pour interpréter le personnage. J'ai beaucoup de respect pour Ken, car il est toujours prêt à prendre des risques et à confier le rôle principal de ses films à un acteur non professionnel. C'est ce qu'il avait fait pour KES, pour SWEET SIXTEEN... Il faut un sacré cran ! Paul ne nous a pas déçus. D'ailleurs, il y avait quelque chose de quasi magique dans son jeu.

Depuis que j'ai entendu parler d'un troupeau d'oies gardant un entrepôt de whisky, je me suis dit que c'était une situation assez comique qu'il fallait exploiter. En plus, l'univers du whisky est truffé de surprenantes contradictions, ce qui n'est pas pour me déplaire.

C'est mon beau-frère, Angus McConnel, qui m'a fait découvrir le monde fascinant du whisky écossais qui s'étend de Bladnoch, au sud du pays, jusqu'à Old Pulteney. Autant dire qu'on a eu pas mal de gueules de bois sur la route qui relie les deux villes ! D'un côté, cet univers convoque la science, l'expérimentation et le savoir-faire artisanal, et par ailleurs, il est presque magique depuis ses alambics aux formes excentriques jusqu'aux fûts qui étaient autrefois remplis de cherry importé d'Espagne et entreposés dans un coin bien précis d'entrepôts en bois pour produire un whisky d'exception.

Il y a quelque chose d'exotique dans ces milliers de fûts qu'on laisse vieillir dans le noir pendant des années, et que le maître de chais, tel un magicien légendaire, vient régulièrement ausculter (ce n'est pas le meilleur endroit pour traîner des heures, l'équipe vous le dira !). Mais aussi dans ces distilleries étonnantes situées dans des montagnes, près de cours d'eau ou face à une mer déchaînée.

La *part des anges* est un concept qui relève de la magie : cette part infime et pourtant si précieuse s'évapore, échappant ainsi à l'homme et au percepteur. On dit tout et son contraire sur ce whisky-là, qu'il s'agisse de mythe, de marketing, de savoir-faire, de foutaises, de snobisme... Mais ce qui subsiste au final, c'est le pur plaisir ! Car tous ces ingrédients en font une boisson d'exception. Je me souviens de la première fois que j'ai vu, dans un pub miteux, un vieil homme au visage épanoui commander un fond de Famous Grouse : on aurait dit un dé à coudre.

A l'inverse, un détaillant à Londres m'a parlé d'un milliardaire qui avait acheté une bouteille de whisky pour 32 000 livres dans un hôtel du Kent. Après l'avoir descendue avec ses amis, ils ont avalé deux autres bouteilles d'une valeur de plus de 20 000 livres.

Charles Mclean, spécialiste du whisky, est le plus généreux des connaisseurs. Il m'a fait découvrir la richesse de nos sens, et m'a montré à quel point cette petite chose qu'est le nez est en réalité un organe fabuleux. Il en va de même pour le palais ! Sentir le whisky et le goûter, ce ne sera jamais la même chose.

Et pourtant, bien que le whisky soit connu dans le monde entier, et qu'il fasse partie intégrante de notre culture, j'ai découvert avec surprise qu'un grand nombre de jeunes Écossais n'avaient jamais goûté à notre boisson nationale...

Et – ce qui est encore plus surprenant ! – j'ai rencontré beaucoup de jeunes condamnés qui n'avaient jamais vu les endroits magnifiques où se fabrique le whisky. Le whisky et la beauté de la nature sont à deux pas de chez eux, et pourtant hors de portée.

Les Robbie et les Rhino de ce monde sont innombrables, et j'aime à penser qu'ils peuvent apprendre à profiter des belles choses de la vie, plus qu'un milliardaire, si seulement on leur en donne la chance.



NOTE D'INTENTION DE REBECCA O'BRIEN, PRODUCTRICE

Nous avons vraiment commencé à envisager de faire ce film un jour de repos. Je tiens à préciser que ce jour-là, nous nous baladions dans la région de Bath, Paul, Ken et moi. Paul était intarissable sur les personnages qu'il avait en tête.

Il souhaitait se replonger dans l'univers de MY NAME IS JOE, SWEET SIXTEEN et JUST A KISS, dans le monde de ces gens, et ce milieu qu'il connaît si bien. Il voulait aborder les problèmes actuels comme le chômage des jeunes, et les replacer dans son environnement préféré. Plutôt que d'être didactique et donneur de leçons, il a imaginé une jolie parabole autour de *la part des anges* qui montre qu'il est possible d'améliorer le cours des choses. Ce n'est pas insurmontable d'améliorer la situation, et c'est ce que Paul suggère dans son scénario.

Le financement

Les choses se sont tellement bien passées avec nos partenaires français – Pascal Caucheteux de Why Not Productions et Vincent Maraval de Wild Bunch – au moment de LOOKING FOR ERIC et de ROUTE IRISH que nous avons décidé de recommencer à nouveau ! Ces deux sociétés nous ont permis d'avoir une coproduction française ainsi qu'une excellente équipe de vendeurs à l'étranger. Nous avons élaboré le même plan de financement que pour LOOKING FOR ERIC : nous fonctionnons toujours sur le modèle des frères Cantona. Nous leur sommes très reconnaissants et nous avons donc tenu à créditer les Cantona au générique du film.

La France participe en grande partie au financement de nos films. Cela semble cohérent dans la mesure où c'est le public français qui en est le plus friand. En ce qui concerne LA PART DES ANGES, le British Film Institute y a largement participé. Cela nous a beaucoup aidés dans la mesure où aucun diffuseur anglais ne nous soutient à ce stade. Nous avons réalisé une prévente importante en Angleterre : c'est Entertainment One – qui distribue également des films comme TWILIGHT, qui a acheté les droits. Je leur ai dit que je souhaitais une avant-première pour LA PART DES ANGES, comparable à celle de TWILIGHT – CHAPITRE 5 : RÉVÉLATION... Peut-être que nous nous y rendrons tous en kilt !

Le tournage

Le premier jour du tournage – une journée décisive –, alors que Ken, pour être sympa, ramenait son plateau-repas à la cantine, il a trébuché sur une marche et s'est cogné la tête en tombant. C'était une mauvaise chute et nous avons dû repousser le tournage de trois semaines. Comme nous n'avions que six semaines de tournage, cela s'est avéré être un lourd handicap. Nous avons dû mettre l'équipe au chômage technique et demander aux comédiens et techniciens d'être disponibles pendant trois semaines supplémentaires. Mais par chance, tout le monde a répondu présent : il n'y a eu aucun problème car tous tenaient à faire le film.

C'est toujours plus amusant de tourner une comédie. La météo en Écosse n'est pas toujours clémente, et elle ne nous a pas tout le temps facilité la tâche. Je me souviens d'un jour où nous tournions dans un cimetière qui surplombait Glasgow : le lieu était magnifique, mais il faisait un froid glacial – nous étions en plein mois de juin, et je portais des gants et un bonnet au sommet d'une colline.

Michael Higson, notre régisseur d'extérieurs, a travaillé pendant neuf mois en repérages pour trouver des distilleries. Par chance, il aime le whisky. Toutes les distilleries où nous avons tourné nous ont bien accueillis et nous ont aidés. La dernière partie du film – la vente aux enchères – se déroule à Balblair, Glengoyne a servi de décor extérieur à la première distillerie que visite le petit groupe, et Deanston a été utilisé pour les scènes d'intérieurs. Une terrible tempête s'est abattue sur Deanston deux jours avant qu'on y tourne, et une grosse coupure de courant s'est produite. Le tournage a été interrompu. Les patrons des distilleries tenaient absolument à ce que le tournage reprenne, et étaient prêts à tout pour nous aider. En revanche, ils semblaient peu préoccupés par leurs produits !

Pour la séquence de la vente aux enchères, nous voulions un lieu qui soit enclavé et qui ait l'air enclavé, afin qu'on puisse concevoir qu'il n'y a qu'une seule route qui aille vers le sud. On voulait aussi avoir les toits en pagode, afin que ce décor pittoresque incarne toute la beauté de l'Écosse. C'est comme un décor onirique, un monde merveilleux, un univers qui fait rêver. Du coup, Michael a sillonné plusieurs sites, et Balblair correspondait à nos attentes. Je me souviens d'avoir vu sa photo dans une publicité, et je me suis dit « *ça y est, c'est là* ». C'est à une heure de route au nord d'Inverness et on ne trouve plus grand-chose après : à l'ouest de Balblair, il n'y a que des montagnes. Mais comme le site se trouve sur la côte est, il n'a pas le côté sauvage des Highlands, et les couleurs y sont magnifiques.

Les trois distilleries que nous avons retenues sont toutes indépendantes, un peu comme les sociétés de production indépendantes, et il y a beaucoup de points communs dans nos modes de fonctionnement, si bien qu'elles se sont reconnues en nous. À Balblair, nous avons appris que les meilleures ventes se faisaient en France. Notre collaboration a été idyllique.

Nous avons eu le soutien de très nombreuses distilleries de whisky qui nous ont offert des bouteilles que nous avons pu utiliser dans le film. Nous n'avons pas eu l'occasion de montrer tous leurs noms, et j'aimerais m'en excuser. Il faut qu'ils sachent au moins que le whisky a servi de justes causes. Tous les comédiens et techniciens ont eu droit chacun à une bouteille !



PAUL BRANNIGAN (ROBBIE)

Je travaillais dans une maison de quartier quand j'ai fait la connaissance du scénariste Paul Laverty. Je participais à un projet baptisé « Initiative de quartier pour réduire la violence », en partenariat avec la police de Strathclyde. Paul connaissait l'histoire de ma vie, mais pas mal de gens la connaissaient car j'étais intervenu dans plusieurs maisons de la jeunesse et écoles où j'avais été entraîneur de foot.

J'ai raconté à Paul, comme à toute l'équipe, mon enfance dans le quartier de Barrowfield, à Glasgow, et ce que j'ai retenu des effets terribles de la drogue et de l'alcool sur les gens. Je leur ai raconté comment on se sent quand on pense faire partie d'un gang, dont on se dit qu'il vous défendra en cas de problème, et qu'il ne le fait pas. Et je leur ai dit en quoi le sport et la famille peuvent éviter pas mal d'ennuis aux jeunes. Je leur ai aussi raconté que j'avais désormais un petit garçon et que c'était la chose la plus importante qui me soit jamais arrivée.

Paul Laverty m'a demandé d'organiser une rencontre avec des garçons avec qui j'avais travaillé et avec moi. C'est ce qu'on a fait, puis il m'a demandé d'aller rencontrer Ken. Mais à ce moment-là, j'avais perdu mon boulot à la maison de quartier. Cela s'était très mal terminé et j'avais le sentiment d'avoir été poignardé dans le dos. J'étais abattu.

Du coup, quand Paul m'a demandé d'aller rencontrer Ken, je me suis dit « *À quoi bon ?* » J'en ai plus que marre de raconter mon histoire et que cela ne serve à rien. Je n'y suis donc pas allé. À deux reprises.

Et puis, Paul m'a téléphoné et m'a, en quelque sorte, envoyé un coup de pied aux fesses ! Il m'a dit : « *Bouge-toi donc et ramène-toi : c'est une opportunité à ne pas louper* ». Il n'y aurait pas forcément un grand rôle pour moi, mais il y aurait quelque chose. Comme j'avais mon petit garçon dont je devais m'occuper, que j'étais fatigué et qu'on était au lendemain de Noël, j'avais un tout petit moral. Excusez ma façon de parler – mais je me suis dit : « *Putain, si ça marche, je pourrai peut-être rembourser un des emprunts que j'avais faits pour Noël* ». Du coup, j'y suis allé et je me suis donné à fond.

Je n'ai jamais reçu de formation d'acteur et j'ai donc décidé de me fier entièrement à mon instinct et à mes émotions. Ce sont mes expériences de la vie, et les différentes situations dans lesquelles je me suis retrouvé, qui m'ont aidé. J'ai fouillé ma mémoire et je me suis servi de mes souvenirs, mais en prenant soin de ne pas me laisser affecter outre-mesure et de ne pas avoir l'air trop bouleversé.

Pour être franc, je me suis rendu compte que Ken était un type qui avait les pieds sur terre. Il sait ce qu'il veut, mais il vous laisse exprimer votre point de vue et vos sentiments. Au fur et à mesure des auditions, je suis peu à peu redevenu moi-même, et je me suis senti de plus en plus à l'aise et confiant.

Quand j'ai décroché le rôle, j'avais un peu d'appréhension à l'idée de rencontrer l'équipe technique et les autres comédiens à cause de mon milieu d'origine. Se retrouver face à eux sans savoir ce qu'ils pensent de vous est assez intimidant. Mais en à peu près une heure, je me suis rendu compte qu'ils étaient comme moi : ils ont simplement envie que le film se fasse et ils n'ont aucun complexe de supériorité. Ils ont tous été super sympas avec moi, et cela m'a mis totalement à l'aise.

Robbie a un vrai don pour le whisky, et j'ai donc participé à plusieurs dégustations et j'ai appris quelques trucs, notamment concernant la manière de le sentir et de le goûter. On m'a donné dix bouteilles miniatures pour que je m'entraîne, quelques livres et un carnet de notes. J'avais l'impression d'être un imbécile. Je respirais ces échantillons et ça sentait le chien mouillé, le cuir, les algues, le sel, les cacahuètes – tout un tas de trucs différents. Et puis, je consultais le bouquin et, neuf fois sur dix, j'avais eu de bonnes intuitions. Cela a donc commencé à m'intéresser. C'était comme un jeu. Désormais, à chaque fois que je vais au pub, je prends un whisky.

D'une certaine façon, c'était un peu comme une psychothérapie. On réfléchit aux problèmes soulevés par le film et cela vous fait penser à ce que vous avez vécu et à ce que vous vivez aujourd'hui. Cela vous permet de garder les pieds sur terre. Pour moi, c'était l'essentiel. Si je ne retire rien de plus de cette expérience, ce n'est pas grave. Tant que je garde les pieds sur terre, tout va bien.

JOHN HENSHAW (HARRY)

Pourriez-vous décrire votre personnage ?

Je joue Harry, l'un des éducateurs qui supervisent les travaux d'intérêt général qu'effectuent Robbie, Mo, Albert et Rhino. Il s'entend bien avec eux, il décèle leur potentiel, et il décide donc de les emmener en excursion pour une journée car la plupart d'entre eux n'ont jamais quitté Glasgow. Il prévoit la visite d'une distillerie et c'est à partir de là que l'histoire commence vraiment.

Harry adore le whisky pur malt, et il organise cette visite pour que les jeunes puissent découvrir un pan de leur culture. Pas pour les faire boire, mais pour leur montrer qu'on peut savourer un petit verre de whisky, plutôt que de se saouler en avalant de la bière ou une autre boisson quelconque. Il ne veut surtout pas être donneur de leçon – il veut simplement éveiller leur curiosité.

On ne sait pas grand-chose du passé de Harry. Il a divorcé et il vit seul. Il a une fille, mais il n'a pas vu sa famille depuis un moment. On sait seulement qu'il vient de Manchester, et qu'il habite désormais à Glasgow, où il vit seul. Il s'attache beaucoup aux jeunes. Ce serait un peu exagéré de dire qu'ils sont sa famille, mais ils sont sa plus grande richesse.

Pourquoi tient-il tant à les aider ?

Il noue un lien avec Robbie parce qu'il le comprend. J'imagine qu'il a vu comment le père de sa petite amie le traitait, et qu'il est en empathie avec lui. Il trouve la petite bande drôle et sympa car il comprend que ce sont des jeunes qui ont des valeurs. Et il perçoit leurs bons côtés, tout en sachant ce qu'ils ont fait et la raison pour laquelle ils sont là. Il pense qu'ils ont besoin de découvrir la vie, de sortir de leur trou et de s'ouvrir au monde. C'est pour cela qu'il les emmène en excursion sur son propre temps libre. Mais il finit par s'investir personnellement dans ce qui arrive à Robbie quand Leonie accouche et qu'il emmène le garçon à l'hôpital. Il peut peut-être prendre un nouveau départ – tant que le père de Leonie le laisse tranquille – et prétendre à un avenir meilleur.

Harry est-il un personnage comique ?

Pas particulièrement, mais il a ce sens de l'humour propre aux gens issus d'un milieu populaire – et c'est le cas de toute la petite bande. Glasgow ressemble beaucoup à Manchester, qui est la ville d'où je viens. Je me suis toujours senti pas mal d'affinités avec Glasgow et ses habitants disent la même chose. Cela se retrouve dans leur forme d'humour très à froid, très terre-à-terre. Cela se voit aussi dans leur manière d'affronter la vie. Quelle que soit la situation dans laquelle ils se trouvent, ils commencent d'abord par faire un commentaire sur ce qu'ils vivent. Ce n'est pas forcément pour faire un bon mot ou pour être drôle, c'est juste leur manière d'être. De même, le film ne s'efforce pas d'être drôle, c'est seulement l'état d'esprit des gens qui y participent qui ressort.

Qu'est-ce qui vous a frappé dans le scénario ?

Harry s'occupe de ces jeunes qui font des travaux d'intérêt général pour des délits vraiment mineurs. Mais ils n'ont pas mauvais fond et ils sont tous attachants. J'ai passé une journée avec des éducateurs qui encadraient des travaux d'intérêt général à Glasgow. On a passé une matinée à nettoyer à fond la grille d'une école. Là encore, c'étaient des jeunes qui avaient un bon fond. Mais ils sont pris au piège de leur environnement – Glasgow est une ville géniale, mais comme partout ailleurs, certains jeunes n'arrivent pas à saisir les opportunités qui se présentent. La société ne fait rien pour les aider à trouver du travail – il n'y a pas d'apprentissages ou de programmes de ce type. Alors, qu'est-ce qu'ils peuvent faire ? Et parfois, ils s'engagent sur la mauvaise voie.

Comment s'est passée votre collaboration avec des comédiens qui n'ont pas fait d'études d'art dramatique ?

Eh bien, je n'ai moi-même pas fait d'études, alors tout dépend de votre définition de cette notion ! Quand on a un scénario entre les mains, c'est tout autre chose, mais avec Ken, on n'a qu'un scénario très parcellaire et il s'agit donc d'être réactif. Beaucoup d'acteurs qui ont suivi une formation n'aiment pas improviser. Certains y excellent, d'autres pas. Comme Ken soumet ses acteurs à un casting très rigoureux, il connaît les gens avec qui il va travailler avant même le tournage. C'est intéressant, par exemple, lorsqu'on dit quelque chose à l'un de ses partenaires, sans savoir ce qu'il va vous répondre. Et on lui répond à son tour. Cela crée une connivence. Et le spectateur le ressent. Ça, c'est formidable.

Votre personnage est un passionné de whisky. L'étiez-vous avant ce film? L'êtes-vous devenu depuis ?

Je suis plutôt un buveur de bière, ce qui se voit à ma corpulence ! Je ne buvais pas de pur malt, et j'ai donc dû m'y mettre pour le rôle. J'ai rencontré Charles Maclean à Édimbourg, et c'est un type fascinant et très sympa : c'est le dieu du whisky sur terre et un sacré personnage. On a passé tout un après-midi à détailler toutes sortes de whiskies et il m'a appris la différence entre ceux qui sont fabriqués au nord et ceux qui sont fabriqués au sud, et puis ceux qui sont distillés avec de la tourbe etc. Puis, il m'a emmené dans une ou deux distilleries et il m'a appris à distinguer entre les catégories de whisky, à les sentir et à les goûter. C'était un véritable apprentissage. Depuis, j'ai quelques très bons purs malts chez moi et j'ai appris à aimer ça.

ROGER ALLAM (THADDEUS)

Comment êtes-vous arrivé sur le projet ?

J'ai travaillé avec Ken et Rebecca il y a quelques années sur LE VENT SE LÈVE, et ils m'ont donc contacté. Personne n'a accès au scénario intégral en dehors d'eux, et ils le gardent secret, mais on m'a expliqué qui était le personnage de Thaddeus dans les grandes lignes, j'étais disponible et ravi de pouvoir le jouer.

Comment pourriez-vous le décrire ?

C'est un courtier en whisky qui travaille à la limite de la légalité. Il vend des whiskies extrêmement chers à de très riches collectionneurs et clients qui sont prêts à dépenser. Il leur fournit des produits d'une grande rareté. J'imagine qu'il vient d'un milieu favorisé, mais lui-même n'est pas particulièrement riche.

Quelle est la nature de la relation entre Thaddeus et Robbie ?

Il fait la connaissance de Robbie à une dégustation à Édimbourg et il le remarque grâce à son excellent palais. Robbie sait évaluer la valeur d'un whisky et il possède un instinct et une connaissance intuitive que bien des experts chevronnés n'ont pas. Ce qui caractérise Thaddeus, c'est que c'est un vrai démocrate. Il se moque de savoir d'où viennent les gens, quel est leur milieu d'origine, ou qui ils sont – après tout, ses clients sont eux-mêmes des mafieux russes ! Du coup, s'il détecte un talent ou une faculté chez quelqu'un – et c'est le cas avec Robbie –, il est parfaitement disposé à s'en servir. Et à tout mettre en œuvre pour obtenir le whisky qu'il recherche.

Le fait de ne pas avoir le scénario intégral vous a-t-il obligé à changer de méthode de travail ?

On n'a pas besoin de tout savoir pour jouer une scène. Il faut seulement avoir suffisamment de matière pour avancer. Si je réfléchis à la personne que je suis, je peux faire appel à ma mémoire mais je n'ai pas ces souvenirs présents à l'esprit en permanence. On ne se trimballe pas sans cesse avec ce qui constitue notre identité et ce n'est pas tout le temps à l'état conscient. C'est la même chose quand on joue un rôle : tout ce qu'il nous faut, c'est un aperçu du genre de personnage qu'on interprète. L'avantage avec la méthode de Ken, c'est qu'on peut accomplir beaucoup de choses en disposant d'une grande marge de manœuvre. Le grand John Gielgud disait, « *Le style consiste à savoir le type de pièce que vous êtes en train de jouer* ». Un acteur travaille dans les limites posées par ses partenaires et son metteur en scène.

Comment s'est passé le tournage en Écosse ?

J'ai eu beaucoup de chance. La plupart de mes jours de tournage, il a fait un temps magnifique. Je n'ai donc pas connu les journées difficiles qu'ont subies mes partenaires, en raison du climat qui, d'après ce qu'on m'a dit, a parfois été glacial. Je n'avais jamais tourné dans cette région d'Écosse, mais quand j'étais petit, mes parents emmenaient toute la famille faire des randonnées dans les Highlands, et j'ai souvent tourné en Écosse – THE QUEEN a été tourné dans plusieurs régions du pays, notamment pour les scènes censées se dérouler à Balmoral. Je connais donc cette région et c'était formidable d'y travailler.

C'est la deuxième fois que vous tournez pour Ken Loach. Sa direction d'acteurs est-elle différente d'autres réalisateurs ?

L'atmosphère de travail est très agréable parce que Ken fait régner un climat détendu et qu'il ne multiplie pas les angles de prises de vue. Quand on tourne avec une multitude d'angles de caméra et d'objectifs, on peut faire un film magnifique, mais pour les comédiens, la tâche est d'autant plus compliquée qu'il faut essayer de garder une

certaine fraîcheur à chaque prise. Cela peut devenir très lassant. En revanche, sur un film de Ken, il y a peu de mouvements d'appareil et, du coup, on a une plus grande disponibilité. Il ne faut pas croire que c'est totalement nonchalant, même si on peut parfois en avoir l'impression. J'imagine que c'est parce qu'il tourne en épousant le regard d'un être humain. Au lieu de passer d'un plan large à un gros plan, ou de faire un cadrage sophistiqué, il préfère adopter un point de vue humain sur les choses.

Vous qui êtes un acteur chevronné, comment avez-vous vécu ce tournage avec des acteurs non professionnels ?

Je me souviens que sur LE VENT SE LÈVE, il y avait un gag qu'un vieux monsieur, tout à fait délicieux, n'arrivait pas à jouer parce qu'il n'avait pas la formation adéquate. Il y a donc autant d'avantages que d'inconvénients à ne pas avoir d'expérience professionnelle. Autant on gagne en fraîcheur et en souplesse, autant il faut parfois composer avec la situation. Par ailleurs, je pense que les jeunes d'aujourd'hui ont pris l'habitude d'être filmés à cause des programmes de télé-réalité. Quand j'ai tourné mon premier film, je trouvais que c'était étrange d'être filmé par une caméra, d'autant plus que je venais du théâtre. Jouer sur scène me semblait beaucoup plus ancré dans le réel. Alors que les jeunes de la génération actuelle sont très à l'aise devant une caméra qui les observe.

Qu'est-ce que vous connaissiez sur l'univers du whisky avant de tourner ce film ?

Je buvais déjà du whisky, mais ce que j'ai compris au fil des années, c'est que cela ne se marie pas très bien avec le vin rouge. Et c'est ce que j'ai redécouvert en tournant ce film ! Encore une fois, je buvais déjà du whisky et j'aimais ça, mais je n'en bois plus beaucoup. Ceci dit, j'ai passé des moments formidables avec Charles Maclean qui m'a énormément appris sur le sujet afin que j'en sache suffisamment pour jouer Thaddeus.



GARY MAITLAND (ALBERT)

Comment êtes-vous arrivé sur ce projet ?

J'avais déjà tourné quelques films avec Ken, puisque j'ai joué dans SWEET SIXTEEN et TICKETS. Il se souvenait sans doute de moi puisqu'il m'a passé un coup de fil pour me demander de venir le voir. J'y suis allé et il m'a raconté le film dans les grandes lignes, sans m'en donner trop de détails. Il m'a demandé si je voulais y participer, et c'était le cas. Mais il se trouve que j'ai un boulot par ailleurs – je travaille pour le service de nettoyage urbain de la ville – et j'ai donc dû prendre sept semaines de congé sans solde.

Comment pourriez-vous décrire Albert ?

Albert apporte un peu d'humour au film. Il fait des trucs de dingue. C'est l'un des jeunes, et il aime boire, mais il sort parfois des trucs qui surprennent de sa part. La plupart de ses scènes sont drôles, mais il a aussi quelques répliques un peu plus graves et même un peu plus profondes.

Son parcours est-il proche du vôtre ?

J'habite à Castlemilk et je travaille dans le quartier de Cambuslang, ce qui fait que je viens du même coin. Et j'aime bien faire rire mes copains comme lui – je suis un blagueur, si vous voyez ce que je veux dire. Il aime le Buckfast [un mousseux frelaté], comme moi autrefois ! Pour être franc, je ne connaissais pas grand-chose sur le whisky avant ce film, mais j'ai appris pas mal de choses en la matière. Ceci dit, je reste avant tout un buveur de Buckfast.

Comment s'est passé le tournage ?

C'était formidable de travailler avec tous ces acteurs. Paul [Brannigan] est un type cool. Il a fait un boulot sensationnel. C'était son premier rôle. On dormait tous dans des caravanes, et on a donc passé un peu de temps ensemble, à jouer aux fléchettes et à boire des coups pour se détendre. Ce qui m'a plu, c'est qu'on ne savait pas précisément à l'avance ce qu'on allait tourner au jour le jour car on ne nous avait pas donné le scénario dans son intégralité*. Ken nous donne certains dialogues et il nous demande de nous en servir, sans que nos partenaires sachent ce qui va se passer, si bien que leur réaction est naturelle et immédiate. Pour être sincère, je n'ai jamais tourné qu'avec Ken. Je sais comment il fonctionne, je sais comment il travaille et je suis certain que c'est l'une des raisons pour lesquelles on a refait appel à moi. Mais j'ai hâte de retrouver mon vrai boulot car j'aime ce que je fais.

Comment pourriez-vous résumer le sujet du film ?

Je dirais que cela parle d'un jeune homme qui a eu la vie dure. Il essaie de prendre un nouveau départ grâce au whisky. Et on espère que la vie va enfin lui sourire.

*Note du producteur : les acteurs ne lisent pas le scénario dans son intégralité, mais n'en prennent connaissance que progressivement. Cela s'explique par le fait que le film est tourné dans la chronologie.

JASMIN RIGGINS (MO)

Comment avez-vous rejoint le casting ?

On m'a contactée par une agence, et j'ai passé cinq ou six auditions avant de décrocher le rôle. Il s'agissait d'improviser avec six ou sept personnes différentes, et de jouer différentes choses dans plusieurs situations, mais on ne m'a jamais dit quel personnage je jouais ou ce que racontait le film. En fait, c'était assez exaltant car, du coup, on a très envie de tout savoir. Le jour où j'ai appris que j'étais retenue, on nous a aussi dit – à moi et à l'ensemble des comédiens – quels personnages on allait interpréter. Ce même jour, j'étais censée aller à une autre audition, et je n'ai donc pris conscience que j'avais été prise que quelques jours plus tard.

Comment pourriez-vous décrire votre personnage ?

Elle est assez fière, elle se moque de ce que les gens pensent et elle ne se laisse pas faire. C'était un rôle très sympa à jouer !

Saviez-vous dès le départ que Mo et les autres membres de la bande étaient des rôles aussi importants ?

Non ! Je n'ai vraiment compris le sujet du film qu'une fois le tournage bien entamé car, comme vous le savez, on ne nous donne pas le scénario dans son intégralité. Ce n'est que dans les dernières semaines de tournage que je me suis dit « *Bon Dieu, c'est donc ça que va faire Mo* ». Je n'ai pas non plus pris conscience qu'on allait être aussi proches – moi, Gary, Will et Paul – et qu'on avait des rôles aussi importants. Je ne m'étais pas rendu compte que c'était un rôle aussi central, et cela a donc été une découverte formidable. J'ai adoré tourner avec ces quatre garçons – on avait l'impression d'être au milieu d'une bande de potes. Je ne suis pas garçon manqué, mais j'arrive à bien m'intégrer dans les bandes de mecs quand il le faut. J'ai toujours eu des amis garçons à l'école, et des garçons plus âgés, et j'y suis donc habituée.

Y a-t-il des points communs entre Mo et vous ?

Pour commencer, je ne suis pas rousse. Mais j'imagine que je suis, moi aussi, un peu orgueilleuse. Bien entendu, il s'agit avant tout d'un rôle, mais il y a sans doute des points communs entre elle et moi – je pense que je ne me laisserais pas faire non plus par certaines personnes. Je me défendrais, si vous voulez. En plus, je viens de Glasgow et je parlais donc dans le film comme je le fais dans la vie. Mais je ne voudrais pas qu'on pense que je ne m'exprime que comme ça parce que je passe mon temps à utiliser des gros mots dans le film. On va penser que je parle comme une poissonnière mais ce n'est pas vrai ! Enfin, pas tout à fait...

Aviez-vous déjà joué dans un film ?

Autrefois, je pratiquais la danse – j’ai dansé pendant des années. Puis, j’ai arrêté, mais j’ai pris des cours d’art dramatique à l’école, et ma mère m’a inscrite à des cours de théâtre. C’est là que j’ai compris que j’aimerais en faire mon métier. C’est ma plus grande expérience à ce jour – j’ai 18 ans – et cela a été formidable et enthousiasmant !

WILLIAM RUANE (RHINO)

Pourriez-vous nous parler de votre personnage ?

Il a un petit côté « bad boy ». C’est un type sarcastique, qui aime blaguer et faire rire les autres. Il s’entend bien avec tout le monde, et il est toujours prêt à tenter de nouvelles expériences. Pour autant, je n’ai toujours pas compris pourquoi il s’appelle Rhino. Peut-être parce qu’il a le cuir épais. Ou qu’il est tout le temps excité. Quoi qu’il en soit, il se retrouve au tribunal parce qu’il escalade des statues et qu’il les coiffe avec des plots. Et il aime bien embêter les flics ce qui, je dois le dire, est assez amusant !

Comment êtes-vous arrivé sur ce projet ?

C’est la quatrième fois que je tourne pour Ken – j’ai joué dans SWEET SIXTEEN, TICKETS et LE VENT SE LÈVE. Il m’a passé un coup de fil pour qu’on se retrouve et qu’on prenne un café. Il m’a parlé du projet, puis on m’a rappelé, on a repris un café, et on m’a dit que la production souhaitait que je tienne un rôle dans le film, mais qu’elle ne savait pas encore lequel. C’est ensuite qu’on m’a parlé du rôle de Rhino. Puis, on m’a demandé de venir à la production et de participer au casting. On faisait constamment des lectures entre acteurs pour créer une connivence entre nous.

Y a-t-il des points communs entre vous et Rhino ?

Pas franchement en ce qui concerne les travaux d’intérêt général et les condamnations à des peines de prison ! Je suis un bon garçon. En revanche, j’aime bien rigoler et je suis toujours partant pour des tas de trucs. Mais je n’aime pas le Buckfast : c’est un vin atroce que les jeunes adorent. Du coup, en ce qui concerne la boisson, je suis tout le contraire de Rhino. Ceci dit, je ne suis pas non plus un grand buveur de whisky. Je n’en aime pas le goût. Je n’avais jamais mis les pieds dans une distillerie avant le film, et maintenant que j’en ai visitées plusieurs, j’en connais pas mal sur la fabrication du whisky. C’est comme ça qu’on apprend. Et j’en ai quand même bu un petit verre à la fête de fin de tournage.

Comment s’est passé le tournage ?

C’était formidable. Quand on a déjà travaillé avec Ken, on sait à quoi s’attendre – autrement dit, à pas grand-chose ! On nous donne très peu d’infos. On sait seulement ce qui se passe sur le moment car c’est la méthode de travail de Ken. Mais c’était chouette de retravailler avec lui sur l’intégralité du tournage. La dernière fois que j’ai tourné pendant six semaines d’affilée, c’était pour SWEET SIXTEEN. Bien entendu, il y a eu quelques événements imprévisibles. Comme pour la scène où nous voyageons en stop à l’arrière d’une remorque, et où il y avait deux ou trois bêtes au poil touffu avec nous, et Ken ne nous l’a dit qu’au tout dernier moment ! Au départ, c’étaient des moutons, et puis deux chiens à poils longs. Ils ont commencé à être un peu excités, alors que Gary [Maitland] et moi étions assis à l’arrière de cette remorque, à prendre le frais, et les chiens ont voulu jouer : l’un s’est même mis à grogner et à essayer de nous mordre les pieds. Mais c’est la dure loi de ce métier : on ne choisit pas ses partenaires !

SIOBHAN REILLY (LEONIE)

Pourriez-vous décrire Leonie ?

C’est un personnage très intéressant. Elle vient d’une famille qui travaille dur, et qui lui a inculqué les bonnes manières et un vrai sens des valeurs. Mais son père, de toute évidence, n’a pas reçu la même éducation. Il a eu une enfance difficile et n’a pas vécu dans un quartier bourgeois. Il l’a élevée pour qu’elle ait un meilleur avenir que lui. Et puis, elle a commencé à sortir avec ce garçon, Robbie, qui vient d’un milieu comparable à celui de son père, et cela ne plaît pas beaucoup à sa famille.

Mais elle fait partie de ces gens qui jugent les autres pour ce qu’ils sont. Elle ne s’intéresse pas à leur situation sociale. Elle a compris que Robbie était quelqu’un de bien qui n’a pas eu de chance dans la vie. Au début du film, elle attend un enfant de lui. C’est ce qui les rapproche énormément. C’est pour eux l’opportunité d’élever ensemble leur enfant et de montrer au reste du monde qu’ils forment une famille unie, qu’ils peuvent y arriver à leur façon, et qu’ils n’ont besoin de personne pour y parvenir. Il reste seulement à savoir si les circonstances extérieures leur seront favorables ou pas.

Comment avez-vous été choisie pour le rôle ?

Je travaillais comme professeur remplaçante, même si j’avais déjà une expérience de comédienne. Mon petit ami a repéré une annonce sur un site Internet disant que Ken recherchait quelqu’un, je l’ai donc contacté et il m’a fixé rendez-vous. J’ai senti qu’il voulait d’abord apprendre à me connaître en tant que personne, et c’était très détendu, ce qui fait que je me suis sentie très à l’aise. Il voulait cerner les différents aspects de ma personnalité. J’ai eu plusieurs rendez-vous avec la production et les autres comédiens,

pour qu'une complicité s'installe entre nous. J'ai aussi rencontré Paul [Brannigan] quelques fois, et on a fait différents essais pour voir si l'alchimie fonctionnait entre nous. C'était important qu'on s'entende bien avant le début du tournage.

Aviez-vous la moindre idée du type de personnage que vous alliez jouer ?

Je n'en avais pas la moindre idée. Même une fois le casting bien entamé, je ne savais toujours pas le genre de personnage que ce serait. Je ne pense pas que Ken en sache beaucoup plus avant de vous rencontrer. Il essayait de voir comment je pouvais m'intégrer à la troupe. Cela veut dire que quand on vous engage, il faut vraiment lui faire confiance car vous ne savez pas exactement dans quoi vous mettez les pieds... Il faut simplement lui faire confiance et espérer que tout se passe bien.

Leonie vient-elle d'un milieu comparable au vôtre ?

Tout à fait. Je suis de Petersburn, dans l'Airdrie, petite ville des environs de Glasgow. J'ai fait des études d'art dramatique quand j'étais jeune, et j'ai aussi suivi une formation d'enseignante. Le tournage s'est entièrement déroulé dans des endroits que je connais ou près de là où j'habite. Je suis issue d'une famille très modeste et, dans mon quotidien d'enseignante, j'ai affaire à pas mal de jeunes parents, de parents qui élèvent seuls leur enfant et à des gens assez pauvres. Ce qui me plaît dans ce film, c'est qu'il montre les gens tels qu'ils sont, quel que soit leur milieu d'origine, et même quand ils sont confrontés à des situations difficiles. Le quartier où je vis n'est pas très riche et les gens qui y habitent n'ont pas beaucoup de perspectives, mais ils sont généreux et se mettraient en quatre pour vous. Et c'est ce qu'on voit dans le film.

Est-ce qu'un film qui aborde autant de questions graves peut faire rire ?

Le film montre que malgré les coups durs, les gens conservent leur sens de l'humour. Et c'est ce qui leur permet de surmonter des situations difficiles. C'est l'amitié et les relations que vous nouez avec les autres qui vous enrichissent, malgré les difficultés de la vie.

Comment votre relation avec Paul a-t-elle évolué ?

Dès qu'on s'est rencontrés, on s'est bien entendus. Parfois, on rencontre quelqu'un et la complicité est immédiate, vous voyez ce que je veux dire ? Je pense qu'on se comprend bien : Paul et moi venons de milieux comparables, et du coup, on savait tous les deux d'où nos personnages étaient issus. Paul a lui-même été papa très jeune et il sait ce que cela implique sur le plan social. Et je connais moi-même pas mal de gens dans la situation de Paul. Pas étonnant qu'on se soit si bien entendus dès le départ.

Qu'est-ce qui vous a étonnée quand le tournage a démarré ?

Jusqu'au début du tournage, j'avais quelques informations sur mon personnage, mais je ne savais pas très bien ce qui allait se passer. Le premier jour, nous avons rencontré l'équipe Costumes, la chef-costumière m'a dit : « *Il faut que je sache quelle taille de vêtement vous faites. Mais pour l'instant, je peux uniquement vous demander votre pointure de chaussure* ». Je me suis douté qu'il y avait un bébé dans l'histoire, mais je n'en avais aucune certitude. Et puis, on ne m'a pas demandé quelle taille de vêtement je faisais car je me suis retrouvée en vêtements pour femme enceinte ! Je ne savais pas que j'étais censée être enceinte dans le film ! Quand je l'ai su, j'ai expliqué que j'avais deux sœurs qui venaient d'être mamans, et que je pouvais donc apporter pas mal de vêtements pour femme enceinte. On m'a même demandé si je pouvais amener un bébé ! Et c'est comme cela que mon neveu s'est retrouvé à l'écran puisqu'il est le bébé que l'on voit dans le film...

CHARLES MACLEAN (RORY MCALLISTER)

Pouvez-vous décrire votre personnage ?

Je joue mon propre rôle, un spécialiste du whisky qui anime une dégustation à Édimbourg ; il est consulté pour déterminer la provenance des meilleurs whiskies au monde. C'est mon premier rôle dans un film. Enfin, la dernière fois que je suis monté sur scène, c'était dans le « FAUST » de Marlowe dans une mise en scène de mon école. J'ai été très flatté qu'on fasse appel à moi. Mais Dieu merci, Ken fonctionne sans scénario – je n'aurais pas pu le faire avec un scénario. En revanche, je n'ai pas eu trop de problèmes à improviser.

Vous êtes « Maître du Quaich ». De quoi s'agit-il ?

Il existe une association professionnelle qui s'appelle « Les Gardiens du Quaich », fondée à la fin des années 80 pour rendre hommage à tous ceux qui ont rendu service à l'Écosse et à l'industrie écossaise du whisky. Je suis devenu Gardien en 1992. Il existe une fonction plus haut dans la hiérarchie, qui s'appelle « Maître », et il n'y en a que 50. Je suis devenu Maître en octobre 2009.

En quoi consiste cette fonction ?

En rien de particulier. Si ce n'est de participer à des dîners à Blair Castle, QG de l'association.

D'où vient votre expertise en matière de whisky ?

Du terrain. J'ai commencé à écrire sur le whisky en 1981 pour plusieurs entreprises du secteur. Je me suis formé à la dégustation au Scotch Whisky Research Institute en 1992, j'ai publié mon premier livre la même année, et c'est à partir de là que ma carrière s'est vraiment orientée vers le whisky.

Comment êtes-vous arrivé sur le projet de LA PART DES ANGES ?

On m'a téléphoné en janvier 2010 pour me dire qu'un projet de film se montait et qu'il plaçait le whisky au centre de l'intrigue. La personne m'a expliqué que le scénariste serait en Écosse la semaine suivante et qu'il aimerait me rencontrer. Paul Laverty m'a appelé et je lui ai proposé de venir me voir quand il voulait, mais après 18h! – pour qu'on puisse boire quelques coups et que je vante les qualités de l'Écosse en matière de whisky.

Pour être franc, je suis contacté par des producteurs une fois par an environ et il n'en ressort jamais rien, ce qui fait que je n'ai pas pris cette offre au sérieux. Paul Laverty est un type extrêmement modeste et, du coup, il n'a mentionné le nom de Ken Loach qu'au bout de 40 minutes de conversation. Je me suis immédiatement levé et je l'ai écouté attentivement.

Tout au long de l'année dernière, nous avons parlé des lieux de tournage et des personnes à contacter pour le film, et le scénario m'est parvenu en février 2011. Je suis l'un des rares à avoir pu le lire dans son intégralité! Une fois encore, j'ai apporté au projet ma modeste contribution.

Je suis consultant chez Bonhams, maison de ventes aux enchères, et ils organisaient une vente d'une bouteille d'un whisky exceptionnel fin février. Il s'agissait d'un Glenlivet de 70 ans d'âge qui allait être mis aux enchères au bénéfice d'un fonds de solidarité pour les victimes du tsunami japonais. On m'a demandé de dire quelques mots sur la provenance de cette bouteille avant qu'elle soit mise en vente. J'ai téléphoné à Rebecca [O'Brien] pour lui dire que des ventes d'objets uniques n'étaient pas monnaie courante et que si Ken et elle le jugeaient utile, ils devraient y assister.

Il se trouve que Ken était à Glasgow à ce moment-là, et ils sont donc venus. Le lendemain, Rebecca m'a rappelé et m'a demandé si j'aimerais jouer le rôle de Rory. Je lui ai répondu que je n'étais pas acteur. Et elle m'a dit : « *Justement. Ce qu'on te demande, c'est d'incarner ton propre rôle* ». Et c'est donc comme ça que j'ai décroché le rôle.

Y a-t-il des éléments du scénario qui ont été modifiés à votre demande ?

La modification la plus importante concerne le fameux whisky d'exception du film. Au départ, il s'agissait d'un Port Ellen. C'est une distillerie d'Islay qui a fermé ses portes, et c'est donc un objet de collection, mais qui est réédité chaque année. La production voulait que ce soit un whisky qui parte pour une somme exorbitante aux enchères et je leur ai donc suggéré un Malt Mill. Il s'agit d'une distillerie bâtie au sein de la distillerie Lagavulin à Inslay en 1908 et qui a fermé en 1962. Il n'existe plus aucune bouteille de Malt Mill en circulation à ce jour. Il y a trois bouteilles qui sont prétendument du Malt Mill, mais on estime que deux d'entre elles sont des contrefaçons et c'est donc

un produit des plus rares. Les collectionneurs de whisky du monde entier – et ils sont nombreux – donneraient tout l'or du monde pour une bouteille de Malt Mill, sans parler d'un petit fût de ce précieux liquide, qui est l'objet de la vente dans le film.

En dehors de ça, je n'ai pas changé grand-chose d'important – si ce n'est quelques termes techniques. Paul parlait de « bois d'arrimage », alors qu'il faut parler d'« entrepôt en bois ». Ce n'étaient que des petits détails de ce genre. Seuls les spécialistes pourront faire la différence.

Y a-t-il d'authentiques ventes aux enchères qui se déroulent comme celle du film ?

Les collectionneurs de whisky sont de plus en plus nombreux. Les plus grandes collections sont en Italie, mais il en existe partout dans le monde. Certains se spécialisent dans des distilleries particulières, des malts des Basses-Terres d'Écosse et des malts datant d'avant les années 20. Il existe un énorme marché de contrefaçons aujourd'hui en raison de ce succès croissant. Du coup, une vente aux enchères comme celle du film susciterait énormément de convoitises.

Comment avez-vous entrepris la « formation » des acteurs ?

Nous avons passé deux jours avec John [Henshaw] et Roger [Allam]. Ils n'avaient pas franchement besoin que je leur donne beaucoup de conseils. Ils étaient comme des poissons dans l'eau. Leur odorat m'a beaucoup impressionné. Je leur ai appris ce qu'ils étaient censés savoir pour les aider à s'approprier leurs personnages. Ils étaient probablement censés avoir quelques notions d'histoire et savoir comment on tient un verre à whisky; comment on le sent et on le goûte. Il fallait aussi qu'ils connaissent les ordres de grandeur de prix et la situation du secteur aujourd'hui. Avec John, nous sommes allés à la distillerie de Glenkinchie, dans les environs d'Édimbourg, pour qu'il voie à quoi ressemble une distillerie. Puis, nous sommes revenus en ville et nous avons déjeuné dans un restaurant qui propose d'excellents whiskies anciens. Ensuite, nous sommes allés chez moi, à quelques kilomètres d'Édimbourg et nous avons fait une séance de dégustation. Avec Roger, je crois bien que nous sommes passés directement à la dégustation.

Est-ce qu'un garçon qui vient des quartiers pauvres de Glasgow, comme Robbie, pourrait vraiment avoir un palais aussi fin ?

En réalité, nous avons tous les mêmes aptitudes au départ. Il y a un phénomène du nom d'anosmie spécifique qui se traduit par un déficit olfactif et qui empêche de sentir certaines odeurs mais en général, nous avons les mêmes facultés. Avec un peu d'entraînement et de concentration, on peut tous y arriver. L'essentiel du travail se fait avec le nez car, comparé à la bouche, le nez est infiniment plus sensible. Reconnaître une odeur, puis l'identifier, n'est qu'une question d'entraînement. La curiosité de Robbie

s'épanouit au contact de Harry. Puis, il se met à lire des ouvrages sur le sujet. C'est comme cela que les choses se passeraient dans la réalité : on s'y intéresse, puis on s'entraîne, on sent et on déguste du whisky, on en parle, on prend des notes et on s'y applique. C'est parfaitement crédible.

Quel est votre whisky préféré ?

Celui que vous allez m'offrir ! Pour être franc, l'essentiel de mon travail s'effectue avec des whiskies pur malt. Du coup, vers 18h, quand j'ai envie d'un verre, je prends plutôt un scotch. Et mon préféré est sans doute le Johnnie Walker Black Label. C'est aussi simple que ça.



ROBBIE RYAN, DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE

Comment êtes-vous arrivé sur ce projet ?

Je faisais du vélo le long du canal lorsque j'ai reçu un coup de fil de mon agent qui voulait que je rencontre Ken Loach le lendemain. J'ai vu Rebecca et Ken dans leur bureau et on a eu une conversation plutôt sympa. Vingt minutes plus tard, Rebecca m'appelait pour me demander si j'étais partant pour travailler avec eux. Dès le départ, tout s'est très vite enchaîné !

Qu'est ce qui vous a plu dans le scénario ?

Le style est original. Ken et Paul travaillent en étroite collaboration et ils ont un style très dépouillé. Du coup, le nombre de scènes est plus réduit que dans la plupart des scénarios, ce qui me plaît beaucoup. Leur narration est concise : il ne s'agit pas de perdre du temps avec des détails superflus. Ken aime travailler rapidement et c'est parfaitement conciliable avec les scénarios de Paul. Les personnages sont très attachants et j'adore l'humour écossais. Je suis totalement fan des personnages qui sont complètement dingues. Je me suis dit qu'il fallait absolument travailler l'image pour faire ressortir leur côté barjot.

Quelle image du film aviez-vous en tête au départ ?

Cela fait des années que je connais le cinéma de Ken. Je savais qu'il aurait une approche personnelle et c'est ce dont nous avons parlé lors de la réunion : la façon dont il aborderait une scène, et les différentes étapes de la réalisation. J'ai vite senti que c'était à moi de m'adapter à sa méthode de travail et non l'inverse. Ken a une approche de la mise en scène qui n'appartient qu'à lui et travailler à ses côtés m'a beaucoup plu.

Cela a-t-il été difficile ?

C'était un changement radical car je n'avais pas du tout l'habitude de travailler de cette manière. Mais quand on travaille avec Ken, on apprend une méthode complètement nouvelle ; je voulais vivre cette expérience à fond et connaître un rythme plus soutenu.

En quoi était-ce différent ?

La façon de tourner de Ken n'est pas diamétralement opposée à la mienne. Nous avons tous les deux un sens aigu de l'observation, mais lui adopte un point de vue plus éloigné tandis que moi, je reste proche de l'acteur. Je marche et parle avec lui : c'est ma marque de fabrique. Ken, lui, a aussi le sens du détail mais il ne positionne pas la caméra au même endroit. Il aime être posté loin de l'action et ne tient pas à envahir l'espace des personnages. Personnellement, je suis réputé pour filmer les personnages au plus près.

Le paysage écossais est-il un élément important du film ?

Pas vraiment, car c'est l'histoire qui prime. Nous savons tous que Ken va toujours droit au but : il place les gens dans certaines situations et ce qui compte, c'est leur façon de réagir. Le public s'attache aux personnages et non à ce qui les entoure. C'est certain, le lieu est magnifique. Mais ce qui compte pour Ken, c'est avant tout les gens et pas le décor.

Qu'est ce qui vous a frappé dans la façon dont Ken Loach dirige ses comédiens ?

Ken aime obtenir ce qu'il a en tête. Si ça marche du premier coup, il est satisfait, et il avance. S'il s'aperçoit que c'est plus compliqué, il persévère jusqu'à ce qu'il obtienne ce qu'il veut. Et parfois, tout n'est pas planifié d'avance : il sait utiliser à bon escient des événements inattendus. Il adore cela. Il aime jouer avec la liberté et l'inattendu et se laisser surprendre. C'est vrai pour tout ce qu'il fait. Ce ne sont pas tant les mouvements d'appareil qui intéressent Ken Loach, contrairement à certains films que j'ai éclairés où le style visuel était un élément-clé de la narration. Ken souhaite que le spectateur oublie la présence de la caméra et que l'on se concentre sur l'histoire.

La plupart du temps, il n'utilise qu'une seule caméra car il aime être tout près d'elle. Il est toujours un peu inquiet lorsque la caméra ne se trouve pas dans son champ de vision. Il aime être près de celle-ci, il me souffle des suggestions et je dois reconnaître que j'apprécie beaucoup ses conseils. Désormais, à cause du numérique, les réalisateurs n'ont plus besoin d'être sur place et ils peuvent même se trouver dans un hôtel à des kilomètres du plateau. Ken, lui, appartient à cette tradition selon laquelle le réalisateur doit se tenir tout près de la caméra. Du coup, les acteurs ne sont pas dirigés de la même manière et ça fait toute la différence pour la direction d'acteurs. Que la personne devant la caméra soit un comédien professionnel ou pas, il faut que quelqu'un lui indique où aller et quoi faire. Je pense que ce rôle incombe au réalisateur et non au cadreur.

À chaque fois que j'ai travaillé avec des réalisateurs proches de la caméra et des acteurs, il se dégageait une force et une vitalité absentes quand le réalisateur n'est pas au cœur de l'action.

Parlez-moi de la méthode de travail de Ken Loach pour LA PART DES ANGÉS.

Ken tourne en pellicule et monte en analogique. Il est l'un des rares réalisateurs qui travaillent encore ainsi et c'est un procédé auquel il est attaché. Nous avons travaillé en 35 mm et avec de la pellicule Kodak, des caméras Arri et des objectifs à focale fixe, des choses toutes simples. C'était rassurant de travailler comme ça car on pouvait visualiser notre travail. J'aime bien filmer sur pellicule. À vrai dire, c'est devenu pour moi un choix esthétique. Je peux toujours essayer de me battre pour imposer le 35 mm mais je reconnais que d'un point de vue technique on ne peut pas affirmer que le numérique fonctionne moins bien. Ceci dit, je préfère l'aspect du 35 mm à cause de la

transformation de l'image due au procédé chimique qui n'existe pas pour le numérique. C'est un choix personnel et j'ignore si je résisterai encore longtemps. Comme je travaille pour des films à petits budgets, ce sera dur de lutter contre le numérique qui coûte nettement moins cher que le 35 mm. Je pense que Steven Spielberg ou Ken Loach n'abandonneront pas l'analogique car leur réputation repose dessus. On n'a pas fini de se battre pour tenter de sauver l'analogique.

FERGUS CLEGG, CHEF-DÉCORATEUR

Au départ, on comptait tourner à Islay car c'est là que se déroulait l'intrigue dans le scénario. On s'est rendu sur place et on a visité toutes les distilleries du coin, mais c'était trop compliqué sur le plan logistique. Du coup, au bout de deux semaines après mon arrivée sur le film, on a abandonné l'idée de tourner à Islay. Et on a consacré les quinze jours suivants à faire des repérages et à sillonner les distilleries de l'Écosse continentale. Charles Mclean nous a été d'une aide précieuse dans nos recherches et nous lui avons également demandé conseil pour tout ce qui touchait de près ou de loin à l'univers du whisky.

Le souci, c'est qu'on a une vision idéalisée des distilleries et qu'en les voyant, on se dit qu'elles sont charmantes et pittoresques, alors qu'en se rendant sur place, on se rend compte que les machines sont en mauvais état et que le cœur même de la distillerie a été enlevé. Certaines sont très mécanisées et, dans les grandes distilleries, le processus est de plus en plus industrialisé. Résultat : on peut repérer un bâtiment dont l'extérieur est très intéressant puis, une fois à l'intérieur, on aperçoit un type dans une pièce vitrée qui se contente d'appuyer sur des boutons. Ce n'est pas très romantique...

Le processus de fabrication du whisky est magique car on transforme une céréale en une boisson extrêmement prisée. C'est une transformation extraordinaire et l'industrie du whisky capitalise là-dessus. Le scénario que Paul avait écrit abordait cette dimension. On s'est aperçu que certaines étapes de la fabrication ont quasi disparu. Par exemple, il n'y a presque plus d'aires de maltage : l'opération du maltage est sous-traitée en externe. Ce sont donc des pans entiers de cette tradition qui ont disparu. Nous recherchions un équilibre entre les considérations esthétiques et la réalité actuelle de la fabrication du whisky. C'était presque impossible de trouver une distillerie qui corresponde à tous nos critères.

Nous avons d'abord déniché un lieu près de Glasgow, puis nous avons élargi nos recherches. Nous avons trouvé la distillerie de Balblair, où la scène-clé du film se déroule, assez tard – il faut dire qu'elle se trouve tout à fait au nord du pays. C'est un site extraordinaire, qui offre un paysage magnifique et dont les gens qui y travaillent sont vraiment adorables.

Pour les scènes urbaines, Ken tient toujours à éviter les stéréotypes. L'appartement de Harry nous a donné du mal. C'est un personnage qui a visiblement connu un bouleversement dans sa vie. Son mariage s'est mal terminé, son entreprise a fait faillite et il a donc perdu son gagne-pain. Du coup, il a tout recommencé à zéro dans une nouvelle ville et un nouveau lieu de travail. Mais c'est un homme engagé qui tient à aider les autres à changer de vie. Il nous fallait donc un appart qui n'ait pas l'air trop bourgeois. Le problème avec ce genre de décors, c'est d'y faire tenir une équipe de tournage. Il faut que les pièces soient suffisamment grandes et la luminosité compte beaucoup pour Ken. Il veut utiliser la lumière naturelle autant que possible, ce qui nous oblige à avoir de grandes fenêtres et une configuration du lieu qui nous permette d'y installer la caméra et d'y effectuer des prises de vue.

Nous avons visité un très grand nombre d'appartements pour Harry, mais par chance, à Glasgow, la plupart de ces logements appartiennent à des organismes HLM, ce qui les rend vraisemblables. Même s'ils ont l'air vaste et confortable, les gens qui y vivent sont issus du même milieu social que le personnage de Harry. Pour des habitants qui vivent au sud du pays, ils ont sans doute l'air exagérément grands et luxueux, mais ils correspondent à l'histoire de Glasgow et à son style architectural.

Pour l'appartement de Robbie, il nous fallait une sorte de squat et nous l'avons trouvé dans le quartier de Possilpark. Il offre un point de vue hallucinant sur Glasgow et sur l'architecture des années 30 de la ville. Le quartier a tellement mauvaise réputation qu'il est en train d'être rasé et rénové. Du coup, l'immeuble était quasi entièrement vide. L'appart est censé être celui du copain de Robbie, où celui-ci a une chambre. C'est un endroit très rudimentaire, très dépouillé, sans décoration, avec des morceaux de moquette à même le sol. Paul Brannigan, qui joue Robbie, a été SDF et il a donc vécu cette situation et nous a donné quelques conseils. Un jour, on lui a demandé ce qu'il pourrait bien avoir dans sa chambre. Et il nous a répondu « Rien ». Il y avait donc un matelas, un oreiller, un drap sur la fenêtre et un sac noir contenant quelques vêtements. Le plus curieux, c'est qu'il nous a dit qu'il gardait un carton sous le lit qu'il utilisait comme planche à repasser. Ce qui veut dire qu'il restait quand même coquet. C'est probablement la dernière chose sur laquelle on a encore pris. Il nous a aussi expliqué qu'il avait une arme à portée de main, un morceau de métal ou une machette, au cas où on essaierait d'entrer chez lui par effraction.

QUESTIONS À GWENAËLLE KOSKAS, JUGE D'APPLICATION DES PEINES

Quelle est la finalité des TIG ?

Le Travail d'intérêt général est une peine - alternative à l'emprisonnement - inspirée du dispositif britannique du *Community Service Order* et introduite en droit français par une loi du 10 juin 1983. Il s'agit pour la personne condamnée à accomplir un TIG, le « TIGiste », d'effectuer gratuitement un travail auprès d'une collectivité territoriale, généralement une mairie, ou d'une association pour une durée de 20 à 210 heures dans un délai maximal de 18 mois. Cette peine ne peut être prononcée qu'avec l'accord du condamné, en raison de l'interdiction du travail forcé. L'inexécution du TIG est une infraction punie de 2 ans d'emprisonnement et 35 000 euros d'amende.

Cette peine est généralement prononcée en répression d'infractions contre les biens (dégradation, vol...). Elle est particulièrement utile lorsque la personne condamnée ne travaille pas. Dans ce cas, la peine permettra d'éviter l'incarcération du délinquant, d'apporter quelque chose à une collectivité ou une association, et de remettre la personne sur le chemin de l'insertion professionnelle, celle-ci devant respecter un cadre, des horaires et travailler en équipe.

Dans quels cas ce dispositif d'alternative à la prison s'avère-t-il efficace ?

Pour que cette alternative à l'incarcération soit pleinement efficace, il faut que la mise en œuvre soit rapide, que toutes les difficultés rencontrées par la personne soient identifiées (problème de logement, de santé, d'addiction(s)) et que la structure d'accueil au profit de laquelle le TIG est effectué assure réellement son rôle d'encadrement et d'accompagnement. En outre, le TIGiste retrouve une bonne image de lui-même, se trouve valorisé dans la mesure où grâce à une peine qu'il a considérée comme étant « juste », il a pu acquérir une expérience et réparer sa « faute » en se rendant utile à la société.

L'insuffisance des postes de TIG reste une difficulté persistante, sans doute en raison de la crainte des collectivités territoriales et des associations d'accueillir des personnes « dangereuses ». Or, comme il a été rappelé précédemment, le TIG ne concerne pas les infractions les plus graves. Par ailleurs, l'accompagnement socio-éducatif a tendance à s'effacer.

Dans le film, il y a également une scène très forte où le personnage principal est convoqué à une séance de confrontation avec les victimes (après la condamnation) pour qu'il prenne conscience des conséquences de ses actes (en l'occurrence une agression) et qu'il écoute la victime évoquer les difficultés à vivre après une agression.

Est-ce que ce dispositif existe en France ?

En France, l'auteur de l'infraction et sa victime ne se rencontrent que devant la juridiction de condamnation et éventuellement dans le cadre de l'instruction s'il y en a une. Une fois la personne condamnée, ce type de rencontre n'a plus lieu. Toutefois, lorsqu'une personne est condamnée à une peine supérieure à 5 ans, si elle demande à bénéficier d'une libération conditionnelle, l'avocat de la partie civile est amené à présenter ses observations à l'audience.

Ce dispositif serait intéressant à développer dans la mesure où il permet aux auteurs d'infractions d'approfondir leur réflexion et leur prise de conscience sur les dommages et le tort qu'ils ont causé à leur(s) victime(s). S'agissant des victimes, cela peut permettre de comprendre pourquoi leur agresseur a agi de la sorte.



KEN LOACH FILMOGRAPHIE

- 2012** *LA PART DES ANGES*
- 2011** *ROUTE IRISH*
- 2009** *LOOKING FOR ERIC* Prix du Jury Œcuménique au Festival de Cannes
- 2007** *IT'S A FREE WORLD* Prix du Meilleur Scénario au Festival de Venise
CHACUN SON CINÉMA – Segment *HAPPY ENDING*
- 2006** *LE VENT SE LÈVE*
Palme d'Or du Festival de Cannes, Prix de la Meilleure Photographie aux European Film Awards, Meilleur film et Prix du Public aux Irish Film and Television Awards, Prix Spécial du Jury aux British Independent Film Awards
- 2005** *TICKETS* (co-réalisé avec Ermanno Olmi et Abbas Kiarostami)
- 2004** *JUST A KISS* César du Meilleur Film de l'Union Européenne,
Prix du Jury Œcuménique au Festival de Berlin
- 2002** *SWEET SIXTEEN* Prix du Meilleur Scénario au Festival de Cannes
11'09"01 – SEPTEMBER 11 – Segment *UNITED KINGDOM*
Prix FIPRESCI au Festival de Cannes
- 2001** *THE NAVIGATORS* Children and Cinema Award au Festival de Venise
- 2000** *BREAD AND ROSES* Prix du Jury au Festival de Temecula Valley
- 1998** *MY NAME IS JOE* Prix d'Interprétation masculine pour Peter Mullan au Festival de Cannes, Prix du Meilleur Réalisateur britannique aux British Independent Film Awards
- 1997** *LES DOCKERS DE LIVERPOOL*
- 1996** *CARLA'S SONG*
- 1995** *LAND OF FREEDOM* César du Meilleur Film étranger, Prix FIPRESCI et Prix du Jury Œcuménique au Festival de Cannes
- 1994** *LADYBIRD* Prix du Jury Œcuménique au Festival de Berlin
- 1993** *RAINING STONES* Prix du Jury au Festival de Cannes, Prix du Meilleur Film aux Evening Standard British Film Awards
- 1991** *RIFF-RAFF* Prix du Meilleur Film aux European Film Awards, Prix FIPRESCI au Festival de Cannes
- 1990** *SECRET DÉFENSE* Mention Spécial du Jury Œcuménique et Prix du Jury au Festival de Cannes
- 1986** *FATHERLAND*
- 1984** *WHICH SIDE ARE YOU ON ?*
- 1981** *REGARDS ET SOURIRES* Mention Spéciale du Jury Œcuménique au Festival de Cannes
- 1980** *THE GAMEKEEPER*
- 1979** *BLACK JACK*
- 1971** *FAMILY LIFE* Prix FIPRESCI au Festival de Berlin
- 1969** *KES*
- 1967** *PAS DE LARMES POUR JOY*



LISTE ARTISTIQUE

ROBBIE Paul BRANNIGAN
HARRY John HENSHAW
ALBERT Gary MAITLAND
RHINO William RUANE
MO Jasmin RIGGINS
THADDEUS Roger ALLAM
LEONIE Siobhan REILLY
RORY MC ALLISTER, Charles MACLEAN
MAÎTRE DU QUAICH

LISTE TECHNIQUE

RÉALISATION Ken LOACH
SCÉNARIO Paul LAVERTY
PRODUCTRICE Rebecca O'BRIEN
DÉCORS Fergus CLEGG
SON Ray BECKETT
CASTING Kahleen CRAWFORD
COSTUMES Carole K. FRASER
IMAGE Robbie RYAN
DIRECTION DE PRODUCTION Peter GALLAGHER
MONTAGE Jonathan MORRIS
MUSIQUE George FENTON
MONTAGE SON Kevin BRAZIER
PRODUCTEURS DÉLÉGUÉS Pascal CAUCHETEUX
Vincent MARAVAL
ASSISTANTS RÉALISATEURS David Gilchrist
Michael Queen

Une production SIXTEEN FILMS - WHY NOT PRODUCTIONS - WILD BUNCH - BFI
LES FILMS DU FLEUVE - URANIA PICTURES - FRANCE 2 CINÉMA - CANAL+ - CINÉ+
SOFICINÉMA 8 - LE PACTE - CINÉART - FRANCE TÉLÉVISIONS

© SIXTEEN FILMS, WHY NOT PRODUCTIONS, WILD BUNCH, LES FILMS DU FLEUVE,
URANIA PICTURES, FRANCE 2 CINÉMA, BRITISH FILM INSTITUTE MMXII

